

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 17

Artikel: Un ange dans un jeu de quilles : (suite)
Autor: Dechastelus, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186402>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Que de fois n'avez-vous pas vu de jeunes et beaux couples enlacer gracieusement leurs bras et s'élançer dans le tourbillon d'une valse entraînante. Tout en eux respire le bonheur, et dans leurs yeux humides brille une sympathie naissante qui ne demande qu'à se changer en un sentiment plus vif... Mais quelle désillusion!... Mademoiselle valse à trois temps, monsieur à quatre; mademoiselle plonge au premier pas, monsieur ne plonge pas. Un insupportable mouvement de tangage ne tarde pas à se produire, et quand monsieur, en s'épongeant le front, reconduit mademoiselle à sa place, l'idylle du commencement est à jamais interrompue. Monsieur, à l'avenir, dira de mademoiselle, « qu'elle est horriblement lourde » et mademoiselle de monsieur « qu'il vous marche indignement sur les pieds. » Puis ils s'éviteront consciencieusement.

Et pourtant ces deux victimes de la diversité des valses dansaient fort bien, individuellement, mais hélas, elles ne valsaient pas de la même façon!!

Le petit drame ci-dessus, qui s'est passé plus d'une fois sous mes yeux, m'a fait réfléchir sérieusement sur cette question et ses terribles conséquences. Je crois donc de mon devoir d'attirer l'attention des maîtres de danse et des spécialistes sur le préjudice notable que portent à la digne et sainte cause du mariage, les mille et une façons de valser. Puissent-ils régulariser une situation, qui dans un siècle de célibat systématique comme le nôtre, constitue un véritable danger pour notre édifice social.

BLACK.

On déserteu que s'ein est vu de n'a rude.

On gaillâ dè pè contrè St-Bartelomâ, qu'avâi fé cauquîès cavîès pè Malapalud et Polhi-Petet, s'étai einrolâ po Naples. Lo coo sè crayâi que fasâi asse bio per lè qu'à Etsalleins lè dzo dè granta rihuva; mâ n'iavâi pas dix dzo que lâi irè que sè mozâi dza lè dâi d'êtrè parti. Assebin, quand l'eut prâo medzi dé vatse einradjâ, sè peinsâ que vaillâi onco mi terrâ lè truffès et traîrè dâo piapâo pè châotré què dè montâ la garda per lè, et onna né que l'étai dè faqchon et que l'avâi lo tieu gonellio, ye fourrè son crouïon derrâi sa garita, sooo dè vela à catson et s'einfatè dein on bou po tâtsi dè s'ein reveni. Ma fâi l'est on commerce dandzerâo dè décampâ dinsè; mât tot parâi y'ein a que l'ont fé, ein voïadzeint dè né, kâ s'on sè laissè accrotsi, lâi a pas gras! onna cârra dè pétoles dè pétâiru vo z'einvouë tot lo drâi dein lo pays dâi derbons. Quand don noutron coo dè pè St-Bartelomâ fe dein lo bou, qu'êtai destrâ sorant po cein que l'étai pliein dè bregands, n'eut pas fé dix minutes dè tsemin que l'out foliatâ et bordenâ. Lo pourro luron preind poâire et ne sachant de quin côté sè sauvâ, ye grimpè su on sapin asse râi qu'on étiâru, kâ l'avâi cein accoutemâ du que l'allâvè ai nids pè vai lo Talent. Quand l'est amont, lè bregands — kâ l'étai bin dâi bregands que l'avâi oïu — sè vignont justameint arretâ dézo cé mémo sapin, et sè mettont à allumâ dâo fû po férè lâo soupâ, sein sè démaufiâ que y'avâi cau-

quon perquie. Ora, peinsâ vâi dein quinna posechon étai noutron coo, surtout quand la founâire coumeincâ à montâ! assebin âo bet d'on momeint lo vouaïque à toussi coumeint âo gros de l'hivai. Lè bregands, surprâi, sè redressont et se mettont à armâ, et coumeint l'autro toussivè adè, l'ont bin-tout su dè yô vegnâi cé bruit.

— Eh! eh! se firont âo lulu, tâtsé vâi dè veni avau, et cein *illico!* et se te n'as pas prâo medzi dè cerisès lé d'amont, ne vein t'einvouyi onna pronma!

Mâ fâi lo gaillâ sè dégringolè pe moo què vi, et quand lè z'autro lo viront, sè mettiront à racaffâ. Se desiront que n'étai pas on pourro diablio dè déserteu que lè volliâvè dénonci et que ne vaillâi pas la peina dè lo tiâ; mâ que po lâi férè onna farça lo faillâi cllioulâ dein on bosset que l'avont robâ et que vegnont justameint dè vouedi, et que lo faillâi laissi crêvâ que dedein à se n'ese.

L'est cein que firont, et quand furont lavi, on renâ, « qu'avâi tota la né, et po rein, verounâ, » vegne fotemassi perquie po sè goberdzi dè cauquîès z'où et dè peloutsès dè saocesson que lè bregands aviont laissi. Lo déserteu, pliyi ein dou dein lo bosset, et que lâi se trovâvè rein tant bin, vouâitivè clia bête pè lo perte dâo bondon, et profitè dè cein que la quiua dâo renâ froulâvè lo perte, po la lâi eimpougni et la teri dedein. Lo renâ, époâiri, coumeincâ à traci, mâ lo St-Bartelomâ ne lâtzé pas, et vouaïque lo bosset que part assebin coumeint on einludzo. Ma fâi vo peinsâ bin cein que l'arrevâ: à fooce d'êtrè semottâ et dè se segougnâ lè fondès, lè sacllio ont châtâ, lè dâovès sè sont trossâiès et quand lo gaillâ a vu que poivè frou, la laissi corrè la quiua, l'est saillâi dâo restant dâo bosset, et hormi cauquîès z'atouts, s'est trovâ san-k-et-net, se bin que l'a pu rarevâ à St-Bartelomâ po racontâ l'afférè.

Un ange dans un jeu de quilles.

3

(Suite.)

Paul connaissait son père, mais il ne s'attendait pas à tant de dureté; elle lui donna le courage de répliquer.

— Mon père, dit-il modestement, vous oubliez que je suis majeur et que la loi me permet de travailler à mon compte. En ce qui touche mon mariage, vous pouvez me forcer d'attendre jusqu'à 25 ans. Alors je sais ce que j'aurai à faire.

A ces mots l'avare fronça le sourcil, il s'effrayait à l'idée de perdre un commis qui ne lui coûtaît rien et dont la discréption lui était assurée. Il voulut essayer un compromis; le jeune homme lui ferma la bouche.

— Mon père, dit-il, froidement, mais d'une voix ferme, vous voyez que je vous obéis; n'en parlons plus. Je vous ai fait part de mes sentiments, je connais à présent vos dispositions; cela doit suffire.

Paul alla rendre compte à sa mère et à sa cousine de l'entretien qu'il venait d'avoir avec son père. Toutes deux se mirent à pleurer, surtout lorsqu'elle le virent déterminé à chercher un emploi qui l'éloignerait d'elles; elles l'engagèrent à temporiser. Mme Ladurau promit d'employer toute son influence pour ramener son mari à de meilleurs sentiments; la pauvre femme, hélas! n'en avait aucune quand il s'agissait d'argent. Aux premiers mots qu'elle lui adressa avec douceur, l'avare se mit en colère.

— Mais, malheureuse femme, s'écria-t-il, tu veux donc notre ruine, en mariant ton garçon à une fille qui n'a rien. Nous

serons bien avancés quand nous aurons sur les bras une nichée d'enfants avec le père et la mère.

Tout ce qu'elle put obtenir, ce fut que, désormais, il s'imposerait un sacrifice pour que le jeune homme eût constamment quelque argent dans sa poche ; il espérait, par là, le retenir près de lui.

En même temps il méditait un grand coup qui devait, à son point de vue, débouter l'amoureux de ses prétentions, il alla trouver M. de Courcelles, son beau-frère, lui déclara séchement qu'à la suite de pertes récentes et considérables, il avait un pressant besoin des sommes qui lui avaient prêtées et qu'il se voyait obligé d'en poursuivre le remboursement. C'était demander l'impossible. M. de Courcelles eut beau implorer un délai.

— Pas moyen, répondit l'avare d'un ton hypocrite ; vous allez me mettre dans la dure nécessité de faire vendre votre immeuble par autorité de justice ; les frais achèveront de manger ce qui vous reste ; voilà ce que c'est d'avoir montré tant de faiblesse pour un fils prodigue.

M. de Courcelles le comprenait enfin, mais le mal était sans remède.

— Faisons mieux, reprit en ricanant notre avare qui avait tout prévu, puisqu'un délai vous est nécessaire pour me rembourser, vendez-moi votre bien en vous réservant la clause de reméré à époque fixe. En attendant vous continuerez à y résider, vous et votre fille, non plus comme propriétaire, mais en qualité de gérant. Vous voyez qu'en bon parent, je désire vous donner toutes facilités.

Le perfide savait bien que le rachat n'aurait jamais lieu. Il fallut en passer par là.

M. Ladureau courut, triomphant, montrer à son fils le contrat de vente qui venait d'être signé. L'effet fut tout différent de ce qu'il en attendait. Paul ne parvint qu'à grand'peine à maîtriser son indignation.

— Mon père, dit-il résolument, dès demain mettez-vous à la recherche d'un commis ; moi je vais chercher un emploi.

Sa mère et sa cousine essayèrent encore de le retenir, ce fut vainement, cette fois.

Moins d'une semaine après, il se rendit à Paris. Sa première visite fut pour son cousin Georges qu'il trouva dans un logement plus que modeste, ayant avec lui sa fille âgée de huit ans, qui lui tenait lieu de domestique et avait à peine le nécessaire ; cela se voyait dans ses habits et dans tout l'intérieur du ménage.

Paul mit son cousin au courant de ce qui venait de se passer, lui fit entrevoir avec une douceur toute amicale la triste position où son inconduite avait réduit sa famille et lui-même.

— Loin de moi, lui dit-il, l'intention de t'en faire un reproche ; je n'en ai pas le droit, au surplus. Seulement, je ne puis te cacher que les ricochets de ta vie se sont répercutés jusque sur la mienne, tu sais combien j'aime ta sœur et combien j'en suis aimé, tu as toujours été injuste envers elle, et pourtant c'est un ange qui a constamment pris ta défense. Elle ne m'en est que plus chère, car je t'aime aussi comme cousin et camarade de collège. Ta sœur et moi nous nous sommes promis mutuellement de nous marier. Mon père se refuse à notre union parce que, dit-il, ta sœur n'a rien ; ce sont ses propres expressions, et malheureusement, il sait mieux que personne à quoi s'en tenir sur ce point. Me voilà forcé d'ajourner notre mariage jusqu'à ce que j'ait atteint l'âge de 25 ans, et amassé quelque argent. J'ai toujours respecté mon père et ne continuera de le respecter comme je le dois ; cela ne m'empêche pas de reconnaître que chez lui l'amour de l'argent paralyse toutes ses bonnes qualités.

Finalement, comme je n'aurai jamais d'autre femme que ma cousine, je viens à Paris chercher un emploi et ensuite une position qui me facilite les moyens de la rendre heureuse. Lorsque nous serons mariés, ton pauvre père viendra avec nous ; il est si malheureux !

(à suivre).

Opéra. Nous nous associons avec empressement aux divers organes de la presse lausannoise pour rendre hommage à la troupe lyrique de M. Fournier dont les débuts ont été très heureux. Tous les habitués de notre théâtre s'accordent à dire que, prise comme ensemble, la troupe est excellente et qu'elle compte plusieurs artistes de grand mérite, qui, dès la première représentation, du reste, ont été accueillis par des bouquets et de chauds applaudissements. Nous nous bornons pour aujourd'hui à ces appréciations générales tout en engageant vivement le public à donner son appui à M. Fournier, qui paraît avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour lui être agréable.

On annonce pour demain 24 Avril une 2^{me} représentation de l'opéra de **Mignon**, le grand succès de notre excellente dugazon, Mlle Martrelli. — *Exceptionnellement, les prix des places, pour cette représentation seront les mêmes que pour la comédie.*

Lundi 25 Avril, 3^{me} représentation de l'abonnement : **Le voyage en Chine**, opéra comique en 3 actes, qui fera, sans doute, salle comble.

Mademoiselle Emma a des crises nerveuses qui se renouvellent à la moindre contrariété et la rendent très fatigante pour ses alentours. Elle se croit gravement malade et reçoit régulièrement la visite du jeune docteur H. qui écoute ordinairement avec une patience d'ange les longues jérémiades qu'elle lui fait sur ses maux imaginaires. Mais se trouvant un jour de mauvaise humeur il dit assez séchement à sa cliente : « Savez-vous ce qu'il vous faut faire, mademoiselle, il faut vous marier ; vous vivez trop isolée, vous broyez du noir chaque jour, vous avez le souci de gérer vos affaires, tout cela ne contribue pas à remettre votre santé. Je ne saurais vraiment pas quel autre conseil vous donner. J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle !

— Permettez, monsieur le docteur, le conseil est bel et bon, mais.... me marier !.... et avec qui, s'il vous plaît ?... Eh bien.... mariez moi vous-même !...

— Mademoiselle, reprend le docteur d'un ton calme, les médecins prescrivent les remèdes, mais ils ne les prennent pas.

Il y avait foule à la gare de Lausanne, le jour de Pâques ; les salles d'attente étaient encombrées de promeneurs, attendant le départ du train. Un jeune monsieur, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, essayait de fendre la foule. En se faufilant, il se penche, pour éviter d'être bousculé, tout près d'une dame, dont il frôle presque le visage. Il venait de la dépasser, lorsqu'il entend derrière lui cette réflexion de la dame :

— Ah ! mon Dieu ! j'ai cru que ce monsieur allait m'embrasser !

Le jeune homme se retourne : Elle était horrible. Alors, en s'inclinant, et avec son air le plus gracieux :

— Je vous jure, madame, que c'est une pensée dont je suis incapable.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie